

Philippe RAXHON, *La référence à la Révolution française de 1789 en Belgique (1830-1914). Le cas particulier de Liège*, Université de Liège, 1993, Promoteur: P. Gérin.

Notre travail a consisté à étudier les fondements et l'amplification de la référence à la Révolution française en Belgique, et plus particulièrement sur le territoire de l'ancienne principauté de Liège, certes pour des raisons d'économie documentaire, mais surtout parce que Liège connut sa révolution originale en 1789, et lia son destin à celui de la France en 1793. Principauté ecclésiastique indépendante, Liège fut réunie à la République française, avant d'être intégrée dans les Pays-Bas puis dans la Belgique indépendante. L'ancienne capitale vécut la transition révolutionnaire de manière particulièrement active, puisque cette transition conduisit à une désarticulation de la principauté de Liège, et à une remise en question de l'identité liégeoise, à la source d'une pesanteur mémorielle, d'une nostalgie exacerbée qui nourrira le romantisme ou l'expression néogothique.

Par ailleurs, notre thèse de doctorat s'inscrit dans une dimension beaucoup plus large et plus approfondie que la perspective ouverte dans notre livre.<sup>1</sup>

Quant aux dates choisies – 1830 et 1914 – elles illustrent deux moments décisifs pour la référence révolutionnaire en Belgique, d'une part la Révolution belge et d'autre part le début de la première guerre mondiale. Remarquons d'emblée que nous nous permettons de déborder, le cas échéant, notre cadre chronologique mais surtout géographique, lorsqu'une approche comparative s'impose, mais aussi parce que, dans l'ordre de l'histoire des mentalités, il faut tenir compte de réalités

---

1. RAXHON, Philippe, *La Révolution liégeoise de 1789 vue par les historiens belges*, Bruxelles, Editions de l'ULB, 1989.

culturelles, sociales, religieuses ou politiques qui débordent les frontières choisies.

Au demeurant, une thèse de doctorat s'intègre dans le contexte d'une actualité. Il est clair que le Bicentenaire de la Révolution a nourri la réflexion sur l'acte de commémorer, dans une Europe qui a soif de symboles, et notamment nationaux, ou d'identité collective, depuis les bouleversements géopolitiques et militaires que connaît aujourd'hui le continent.

L'exploration et l'exploitation des sources est un trajet à parcourir, semé de rencontres, de découvertes et parfois d'échecs. La constitution de notre corpus de sources fut d'abord déterminé par une large ouverture d'esprit sur la définition même de ce qu'il convient d'appeler les supports de la mémoire. Le document écrit et le document non écrit ont mobilisé toute notre attention, ne négligeant aucune forme d'expression du souvenir que les aléas d'une recherche quotidienne pouvaient nous suggérer. Ceci dit, les sources que nous avons exploitées plus systématiquement sont les journaux, dont la *Gazette de Liège*, quotidien catholique, et *La Meuse*, organe du libéralisme liégeois. Nous avons cependant dépouillé un grand nombre de journaux. L'importance de la presse dans l'histoire contemporaine des mentalités n'est plus à démontrer. Dans un journal, l'événement rapporté au quotidien révèle ou réveille la référence, et s'inscrit dans un processus analogique qui fait appel au passé. Construire une étude sur la référence révolutionnaire à travers une dimension événementielle et chronologique sur le long terme trouve alors son sens et sa justification. Dès lors, nous avons voulu arriver à une lecture, sur la longue durée, de la survie ou non de la référence révolutionnaire à travers une source de masse, et publique. Privilégiant cette perspective, des coupes chronologiques se sont imposées; un choix de dates représentatives et séparées par des tranches chronologiques régulières fut déterminé, en l'occurrence 1851, 1861, 1870, 1871, 1889, 1891, 1901, 1911. Le choix d'une année sur dix en moyenne crée des lacunes, néanmoins des lignes de force peuvent être tracées. Notons que *La Meuse* n'existant seulement qu'à partir de 1855, son dépouillement commença pour nous en 1861. Ce sont aussi des années qui possèdent un potentiel mémoriel significatif. 1851 est l'année du Coup d'Etat du 2 décembre en France, tandis qu'en Belgique l'unionisme s'éteint. En 1861, la question italienne et les prémices du conflit catholico-libéral en Belgique sont des sources de références révolutionnaires. En 1870, avec la guerre franco-prussienne, et en 1871, avec la Commune de Paris, le souvenir révolutionnaire s'amplifie. 1881 est marqué en Belgique par le cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale, et par la guerre politique ouverte entre les catholiques et

les libéraux. 1889 est bien entendu l'année du centenaire de la Révolution. En 1891, c'est la question sociale qui est particulièrement aiguë en Belgique, avec le développement du mouvement socialiste et les perspectives de modifications électorales, avec l'extension du suffrage. Par ailleurs, l'Encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII apparaît comme une réponse à la Révolution française. Enfin, les premières années du XXe siècle voyaient l'émergence du mouvement wallon. Ces pulsations de l'histoire contemporaine sont de fermes points d'appui pour l'extension d'un processus de références à la Révolution française, dont la maîtrise et l'analyse passent aussi par une approche autre qu'empirique, plus systématique, telle que celle offerte par les méthodes informatiques. D'autres sources importantes étaient à notre disposition, comme le recueil d'Eugène Huyttens, *Discussions du Congrès national de Belgique 1830-1831*, Bruxelles, 1844-1845, et les *Annales parlementaires*, dont le dépouillement complet a suivi le rythme chronologique adopté pour l'étude des journaux. Il en fut de même avec les *Bulletins administratifs* de la Ville de Liège, rassemblant les délibérations du Conseil communal. Enfin, le trésor que constituent les archives de police nous a permis d'aborder une réalité du souvenir révolutionnaire plus souterraine, moins connue parce que moins révélée, mais qui témoigne de la vivacité de ce souvenir dans les milieux populaires liégeois surveillés par la police,<sup>2</sup> ou lors de grèves et de manifestations ouvrières. Nous avons dépouillé l'ensemble des fonds présentés par Linotte dans ses deux publications, entre 1830 et 1914, ce qui représente plusieurs centaines de fardes documentaires et plusieurs milliers de rapports de police. Le résultat de cette recherche est largement utilisé dans le chapitre sur le souvenir révolutionnaire dans le monde socialiste. En outre, nous avons examiné les brochures et les publications les plus diverses, telles qu'elles apparaissent dans notre bibliographie. Mais cette dimension écrite du souvenir était insuffisante, et par l'approche du lieu de mémoire, par le regard posé sur la trace la plus modeste ou sur la tradition survivante, sans tomber dans le piège de l'anecdote, nous avons voulu savoir comment s'articulaient les références révolutionnaires dans la mémoire collective. Nous pourrions voir dans les manifestations autres que littéraires du souvenir

---

2. Voir notamment LINOTTE, L., *Les manifestations et les grèves dans la province de Liège de 1831 à 1914*, Louvain-Paris, C.I.H.C., 1964, Cahiers 34; et du même auteur, *Les manifestations et les grèves à Liège de l'an IV à 1914. Inventaire sommaire des archives de la police de la ville de Liège*, Louvain-Paris, C.I.H.C., 1969, Cahiers 53.

révolutionnaire un simple relais du discours historiographique ou politique. Il n'en est rien, car il y a superposition de l'ensemble des supports qui donne sa configuration particulière à la mémoire révolutionnaire. Une quête des objets et des sites s'est donc imposée, au Musée de la Vie Wallonne (Liège), au Musée d'Art religieux et d'Art mosan, à l'ex-Musée du Fer et du Charbon (actuelle Maison de la Métallurgie), à l'Institut liégeois d'histoire sociale, à l'Institut Emile Vandervelde (Bruxelles), à l'Institut royal du Patrimoine artistique (Bruxelles), à l'AMSAB (Gand), au KADOC (Louvain), mais aussi sur le terrain, dans les campagnes, les rues de Liège ou les cimetières, à pied. Notre énergie d'homme seul, et les 40 mois dont nous disposons pour réaliser cette thèse, nous ont amené à affermir notre sentiment de la nécessité d'un travail d'équipe pour cerner pleinement le souvenir révolutionnaire, à l'aide aussi de l'histoire orale, qui nécessite la gestion d'un effort collectif organisé.

Le propre du souvenir révolutionnaire est aussi de renvoyer à une symbolique laïque, dont il faut tenter de prendre le pouls au quotidien des conjonctures, et à travers un réseau de supports mémoriels large, dégager les lignes de force de ce souvenir à la fois dans le temps et dans l'espace. Par ailleurs, la Révolution française, par sa brièveté chronologique, n'a pas à proprement parler, laissé s'installer une accoutumance à ses symboles. Il y a là une sorte de pseudo-raté historique dans l'installation d'une symbolique qui à la fois contribue à accentuer son inertie comme objet de référence, mais qui, par ailleurs, implique une réactualisation constante, des renaissances, un travail de relais sur ces références qui donne à cette symbolique révolutionnaire une force et une richesse insoupçonnées. Ce pseudo-raté historique propose aussi le filtre de traductions, de restructurations qui doivent se mesurer en terme d'influences implicites. Pour l'historien se dresse donc un objet d'étude fascinant par la multiplicité de ses contours, mais difficile quant à la pose des limites de son interprétation. Cette réalité propice aux interférences de la mémoire, aux superpositions des références, est fort instructive quand elle concerne par exemple la rencontre entre la symbolique politique révolutionnaire et la symbolique religieuse traditionnelle. Cette rencontre est une source de nouveautés et d'archaïsmes dans les attitudes mais aussi dans la volonté des hommes. Là se mesurent les distorsions entre les rythmes de l'histoire vécue et conçue. C'est dans ces rythmes que la relation entre survivance, mémoire et reconstruction du souvenir peut s'établir pour le plus grand profit de l'historien.

La Révolution de 1789 occupe donc le devant de la scène de l'actualité que nous avons restituée. Si elle suscita tant de passions

divergentes, on peut se demander quel rôle elle joue vraiment dans la mémoire de l'homme contemporain, parce que la Révolution française est la clé de l'idéologie politique contemporaine. En somme, la Révolution française est devenue un instrument de compréhension du monde, mais flexible car le sens qu'il donne aux antagonismes sociaux est variable. Ce degré de variabilité ne se mesure pas seulement à travers le discours historiographique ou politique, mais aussi à travers le comportement des hommes face au souvenir.

En définitive, dans le cadre de ces préoccupations, nous chercherons à savoir comment un phénomène historique peut s'insérer dans des temporalités variables, complémentaires. Le temps est alors fonction de la nature du phénomène historique qui lui est associé, aussi complexe et relatif que lui.

En guise de conclusion générale, nous avons d'abord appris que la référence révolutionnaire était une réalité mouvante, qui s'intègre dans les formes d'expression les plus diversifiées. A ce titre, une leçon que nous tirons de notre quête est la multiplicité des supports mémoriels comme diffuseurs de messages et les interactions qui les lient entre eux. Le regard posé sur ce réseau d'interactions dans l'ordre de la mémoire permet de déceler un certain nombre de pulsations dans le temps du souvenir révolutionnaire, rythmes ponctués par la conjoncture, qui conduisent à des modifications constantes de l'état du souvenir, et l'extraordinaire exemple que constitue la Révolution française est soit attractif, soit répulsif. Ainsi la Révolution est d'autant plus vivifiée au XIXe siècle, plus actualisée, qu'elle s'éloigne dans le temps, et que se creuse l'écart chronologique entre l'observateur et l'objet observé. Le progrès des études historiques n'explique pas tout car, que l'on examine l'usage fait de la Marseillaise comme la présence symbolique révolutionnaire dans le monde ouvrier, ou la densité de la référence révolutionnaire dans la presse grâce à l'approche informatique, ou les commémorations révolutionnaires avec ou sans érection monumentale, l'on constate un accroissement notable de la présence du souvenir révolutionnaire dans le discours – au sens large du terme – entre 1880 et 1914. Au cours de cette période, une triple crise belge s'accroît: politique avec la guerre catholico-libérale pour le pouvoir, sociale avec les revendications ouvrières qu'amplifie un mouvement socialiste structuré qui lutte pour l'extension du suffrage; communautaire avec les réactions wallonnes dans la recherche d'une identité régionale et d'une histoire. Ces trois aires de conflits stimulent la présence d'un passé révolutionnaire abondamment discuté. Ce ne sont pas les témoins qui sont les plus bruyants. La génération des révolutionnaires rescapés est en définitive peu active dans l'effort de remémoration, soit

que le silence lui sied mieux, surtout dans le cas des conventionnels réfugiés, soit que l'unionisme et l'unitarisme ambiants tempèrent les feux du passé, soit que la chape de plomb d'une indifférence politique reste posée sur le monde ouvrier, pas encore à même d'exprimer de manière cohérente ses ambitions de libération sociale. La Révolution française est un modèle référentiel qui s'épanouit avec le temps, qui stimule alors une réception active et une perception engagée. Néanmoins, le rôle inaugural du Congrès national de 1830-1831 dans l'expression de la mémoire révolutionnaire en Belgique jusqu'en 1914 est fondamental. Le discours qu'il déploie dans ses débats se répandra dans l'expression historiographique belge, avec le rejet de l'occupant et la peur de l'invasion française; avec un antirépublicanisme manifeste, et donc le tiédeur libérale à reconnaître les valeurs républicaines, malgré le témoignage d'une volonté laïque sans cesse exprimée; avec le profond attachement des élites à un régime censitaire par peur d'une révolution sociale, qui refroidira les socialistes eux-mêmes; avec la fidélité à la Constitution et à la figure royale; éléments récurrents qui traceront la voie du souvenir révolutionnaire en Belgique.

C'est la question fondamentale de la séparation de l'Eglise et de l'Etat qui sera le foyer référentiel le plus explicite, d'où découlent toutes les formes de réactions possibles face au souvenir révolutionnaire, soit catholiques, soit libérales. Le dilemme des catholiques belges reposera sur un tiraillement entre leur fidélité à Rome et à la Constitution de leur pays, et engendrera un paradoxe, avec une référence constante faite au passé antirévolutionnaire pour définir l'origine des libertés modernes que l'on défend, et une négation entretenue de l'apport révolutionnaire français. Antique nationalité belge et catholicisme fusionnent, base aisée pour maudire 92 et 93 jusqu'à la fin des temps. Le poids du pape, le souvenir du vandalisme révolutionnaire, l'effervescence néo-gothique et néo-corporatiste, et même l'historiographie portant sur le moyen âge participent à l'élaboration de cet imaginaire. La tradition catholique doit survivre au traumatisme révolutionnaire. En Belgique, elle saura admirablement le faire, avec un autre paradoxe, celui de se nourrir d'un discours d'opposition à l'acquis révolutionnaire. Autrement dit, sans la référence à cette Révolution française qu'ils abhorrent, sans ce terreau si riche d'images, le discours des conservateurs eut été moins fourni en arguments, moins puissant, moins légitime, donc moins pertinent et d'un moindre écho. La référence à la Révolution fut aussi importante pour ses partisans que pour ses détracteurs, qui finirent par avoir besoin d'elle dans l'arsenal des combats idéologiques. Quant au libéralisme belge, et Liège fut un bastion de celui-ci, il est profondément constitutionnaliste. Il demeure attaché au

progrès par les Lumières de la Raison, mais il admire Mirabeau et déteste Robespierre, et même Danton.

La sphère libérale fut confrontée à de nouveaux enjeux qui n'avaient pas échappé aux catholiques. Dans cette deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les libéraux belges recueillaient, sans l'avouer toujours, les fruits de la Révolution française. La bourgeoisie détenait le pouvoir politique, l'idée de progrès indéfini de l'homme alimentait sa foi laïque dans l'individualisme, la liberté d'entreprise, le travail industriel, les découvertes de la science et le rationalisme. La lutte pour la vie, le droit de propriété, le rôle de l'économie dans la société, la science au service de cette économie contribuent à fixer le climat libéral dominant. La question sociale était plus morale que politique, et le monde des ouvriers et des pauvres apprécié comme tel. Jamais l'égalité de droit et l'inégalité de fait n'avaient si bien participé ensemble au fonctionnement de la société, jamais le paternalisme et la répression n'avaient paru aussi peu contradictoires aux yeux des bourgeois constitutionnalistes en général. La misère sera vaincue par la charité ou ne le sera pas, et l'ouvrier conservera son rôle de dominé devant Dieu. Et l'Eglise catholique, pour revenir à elle, pèse de tout son poids sur cette interdiction d'accès pour l'ouvrier à la sphère politique au nom même de la résignation. Ce repli sur l'humilité ne pouvait que conduire l'Eglise à renforcer son rejet de tous les processus révolutionnaires présents ou passés, et à associer ceux-ci dans un même courant d'aberrations collectives. Quant aux socialistes, même si la présence symbolique du souvenir révolutionnaire est beaucoup plus nette chez eux que chez les libéraux, ils restent des réformateurs, prudents face à l'expression de ce souvenir.

Des événements ont particulièrement sollicité le passé révolutionnaire, comme la guerre franco-allemande de 1870 ou la Commune de Paris. On notera aussi l'impact du Centenaire de la Révolution comme révélateur de divisions politiques internes, surtout à Liège, dans le cas du parti libéral par exemple. Le Centenaire fut un catalyseur des réalités politiques liégeoises, en terme de durcissement des clivages.

Mais une autre constatation est à faire concernant de rôle du silence comme réponse à une remémoration, lors des carnavaux, des cortèges historiques ou des processions; ou même dans l'absence d'une statuaire proprement révolutionnaire en Belgique. On constate aussi cette discrétion dans cet espace comportemental, comme si la maîtrise du temps passait par le jet d'un voile sur un passé jugé hostile, et comme si le vrai défi lancé à ce passé consistait à perpétuer des traditions qui se sont heurtées à lui.

Un autre élément important qui peut être souligné, est le jeu qui existe entre l'inertie et le mouvement de la mémoire, conduisant bien sûr à l'affrontement des partis, mais aussi à la superposition symbolique d'ensembles mémoriels apparemment contradictoires. Nous qualifions de métissage symbolique cette cohabitation puis cette fusion de valeurs dont l'origine est discutée mais qui demeurent opérationnelles, comme en témoigne le discours sur la Triade révolutionnaire, ou les distorsions connues par la figure emblématique de Grégoire-Joseph Chapuis, ou le devenir du perron républicain et des arbres de la Liberté. Ceci dit, on ne peut nier le rôle politique tonique joué par les actes commémoratifs, catholiques antilaïques dans le cas de la Guerre des Paysans, libéraux anticléricaux dans celui de Grégoire Chapuis, socialistes antilibéraux et libéraux antisocialistes lors du Centenaire de 1789, wallons antiflamands quand il s'agit de célébrer la bataille de Jemappes.

Une dernière constatation nous ramène à une question initiale. La mémoire révolutionnaire conduit-elle Liège à assumer une identité particulière par rapport à cette mémoire? On répondra affirmativement si l'on considère d'un oeil vigilant la thématique du regret déployé dans le discours liégeois, et notamment populaire ou régionaliste, face au souvenir révolutionnaire. La démolition de la cathédrale Saint-Lambert, l'impact du thème de la ruine, a considérablement pesé sur cette perspective. Mais cet écho plaintif est brisé, parce que dilué dans une réalité nouvelle qui est belge, et où les supports du souvenir révolutionnaire retrouvent paradoxalement leur place, mais dénaturés, comme dans le cas du Valeureux Liégeois. Et le propre du souvenir révolutionnaire liégeois sera de suivre les rythmes d'adaptation des Liégeois aux réalités culturelles qui s'expriment dans l'évolution de la Belgique de 1830 à 1914, encore faut-il mesurer la limite de nos investigations ouvertes à des perspectives nouvelles, ou approfondir encore certaines d'entre elles déjà abordées, comme celles qui concernent les dissensions entre libéraux progressistes et libéraux progressistes et doctrinaires. Ceci dit, la caractéristique décisive du souvenir révolutionnaire à Liège, c'est sans aucun doute – et quelles que soient ses formes prises – l'éclat de sa permanence, source toujours renouvelée dans la mémoire des générations.